



CRITIQUE

Audrey Alwett : la vengeance en odeur de sainteté

Dans un roman diablement farcesque, un trio de colocataires déjantés décide de redonner vie à une certaine « sainte Emmerderesse »...

Alice Develey

Merdre alors ! Voilà un roman qu'Alfred Jarry n'aurait pas dédaigné d'avoir écrit. Imaginez donc une sainte, appelons-la « Sainte Emmerderesse », qui aurait comme pouvoir de « *mettre les merdeux dans la merde* ». N'est-ce pas ubuesque ? Concrètement : vous êtes victime d'un harceleur, d'un arnaqueur, d'un véreux, et décidez de prier la glorieuse en la payant en quiche surgelée ou en soupe lentilles-coco, alors votre ennuyeux se retrouve avec le dos bloqué, tandis que sa chaise s'est écroulée sous son poids, le pneu de son vélo crève ou le voici condamné à écouter en boucle le terriblement entêtant « *Baby shark, tudu-tudu du* »... Loufoque ? Et encore, vous n'avez rien lu.

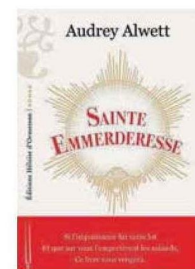
On ne le savait pas, mais on le confesse bien volontiers, son auteur, Audrey Alwett, est une romancière très connue de la littérature de jeunesse ; elle a même vendu près de 2 millions de livres ! Pourtant, on est étonné d'apprendre qu'elle signe ici son premier roman de littérature blanche. Car quel délice ! Quelle jubilation ! *Sainte Emmerderesse*, c'est son titre frétilant, est tout à la fois libre, grivois, exubérant, défoulant, érudit, insolent, iconoclaste, croquignolesque. Elle tire, tricote, noue avec une joie de marionnettiste les ficelles de son roman. Attention, le théâtre peut commencer...

Voilà donc Suzanne. A 36 ans, cette aide-soignante superstitieuse n'a jamais eu de chance dans sa vie. Or, un jour, elle gagne au loto et décide au nez de son affreuse famille d'acheter un manoir en Normandie. A priori, ce nouveau départ signe la fin de ses ennuis. Oui, mais la bâtisse est vétuste. Le jardin sert autant de terrain de chasse que de décharge pour les voisins. Et, pour ne rien arranger, Suzanne a dépensé tout son argent. Il lui faut des colocataires. C'est là qu'entrent en scène un certain Jean-Machin, vicieux docteur juif de 70 ans, Ludwig, pompier volontaire le jour et drag-queen la nuit, ainsi que Diane, écrivain lesbienne et « *musulmane quand ça l'arrange* », menant des recherches sur le théâtre forain du XVIII^e siècle.

Des situations impossibles

La colocation promet d'être déjantée – elle sera même débridée. Audrey Alwett s'amuse à mettre sa troupe dans des situations impossibles. Mais l'auteur a du cœur, et les comparses ne manquent pas d'esprit. Ils savent reconnaître les indices semés sur leur chemin. Car, on le comprend vite, le manoir de Suzanne a appartenu à une certaine baronne Lucie de Saint-Ange, protégée de M^{me} de Maintenon, plus connue sous le nom de « Sainte Emmerderesse »... Dès lors, ne serait-il pas une bonne idée de redonner vie à celle qui pourrait les venger de leurs « emmerdeurs » ? Il y en a tellement...

Évidemment, la création d'une nouvelle religion ne va pas se faire sans quelques heurts. Mais, là encore, tout en dispensant de vraies et bonnes leçons aux fâcheux et aux intolérants, Audrey Alwett gardera un ton léger. C'est sûrement la plus grande réussite de ce roman : rendre (presque) possible le vivre-ensemble et nous enseigner des faits historiques avec un art inégalable de la faconde. Jusqu'aux dernières pages, on sera diablement ensorcelé par Sainte Emmerderesse. De quoi nous faire croire en elle. Amen ! ■



SAINTE EMMERDERESSE
D'Audrey Alwett,
Éditions Héloïse
d'Ormesson,
416 p., 22 €.